Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 95 (1950)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: Vallière, P. de

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Elisabeth. L'impératrice tragique, par Henry Vallotton, avec 8 illustrations hors texte. Egloff, Paris et Fribourg, 1948.

La vie d'Elisabeth de Bavière, après une enfance heureuse et libre au château de Possenhofen, en Bavière, chez ses parents, le duc et la duchesse Max de Wittelsbach, n'a été qu'un long calvaire, de son mariage à sa mort sous le poignard d'un assassin, à Genève, le 10 septembre 1898.

S. E. M. le ministre Henry Vallotton a ressuscité cette étrange existence dans le cadre où l'impératrice a vécu, aimé et souffert. D'autres avant lui, historiens, diplomates, membres de la famille des Habsbourg, ont raconté la vie douloureuse d'Elisabeth. M. Vallotton, à son tour, a étudié l'abondante littérature consacrée à cette femme d'élite qui domine de haut ses contemporaines couronnées, et tient dans l'histoire une place à part. Il a consulté les archives et les correspondances privées. Les malheurs de la reine Marie Stuart sont l'œuvre démoniaque d'Elisabeth d'Angleterre, férocement jalouse. Marie-Antoinette, victime innocente de la Révolution française a subi les humiliations, les trahisons, les tortures morales infligées par ses grossiers et impitoyables bourreaux, jusqu'à l'échafaud.

L'impératrice Elisabeth a connu d'autres souffrances. Adorée de son peuple, entourée d'égards et d'attentions par l'empereur François-Joseph, épouse fidèle et mère dévouée, elle a été plongée dans une succession ininterrompue de déceptions, de deuils et d'affreuses tragédies. « Que de sang autour d'Elisabeth, constate M. Vallotton : Son beau-frère Maximilien de Habsbourg, empereur du Mexique, est fusillé à Queretaro et sa belle-sœur Charlotte devient folle ; son cousin Louis II de Bavière se noie à Berg et le frère de Louis II, Otto, est interné pour le reste de ses jours ; son beau-frère, le comte Trani se suicide à Zurich ; l'archiduc Jean de Toscane se perd en mer ; l'archiduc Guillaume est tué dans un accident de cheval ; sa nièce, l'archiduchesse Mathilde-Hedwige, est brûlée vive à l'âge de vingt ans ; l'archiduc Stanislas, fils de l'archiduc Joseph, est tué à la chasse ; en 1889, son fils Rodolphe, prince héritier d'Autriche-Hongrie, se donne la mort à Mayerling ; sa sœur préférée, la duchesse d'Alençon, périt lors de l'incendie du bazar de la Charité, à Paris, en 1897 ! »

On sent qu'en écrivant cet ouvrage captivant, l'auteur a été conquis par le charme de cette souveraine si simple, si humaine, si bonne et charitable, dont la beauté merveilleuse attirait toutes les sympathies. Impératrice et reine, elle a rempli sa difficile mission, en mettant au service de la double monarchie ses qualités innées de tact, le rayonnement de sa sensibilité qui soulevait l'enthousiasme des foules. Les ovations spontanées qui l'accueillaient lui causaient une joie profonde. Sentir battre le cœur du peuple près du sien, et lui rendre son affection, furent les meilleurs moments de sa vie tourmentée, son plus beau privilège de souveraine. Elle réussit à réconcilier l'Autriche et la Hongrie, divisées par la Révolution de 1848 et la cruelle répression

qui suivit, source de la haine farouche des Hongrois. Venise et la Lombardie étaient alors provinces autrichiennes ; elle accompagna François-Joseph en Italie. « Ambassadrice du charme », elle obtint de l'empereur un décret d'amnistie générale pour les prisonniers politiques. Là aussi le peuple l'acclama.

Les guerres de Crimée (1854-1856), d'Italie (1859), de l'Autriche contre la Prusse (1866) et la défaite de Sadowa, assombrirent la vie à Vienne ; Elisabeth se sentait comme dans une prison à la cour. Elle avait hérité de son père le goût de la liberté, de l'imprévu, de la poésie, la passion des chevaux, de l'équitation, de la nature. Elle aimait les chiens, les oiseaux, les forêts, la montagne et la mer et détestait les villes, elle y étouffait. Elle préférait aux cérémonies de la cour, et aux obligations mondaines s'installer au chevet des blessés dans les hôpitaux militaires et de leur donner le courage de supporter leur sort. Elle leur communiquait sa foi religieuse par sa simple attitude, sa douceur, son dévouement et sa bonté infinie, expression de la charité chrétienne.

Sa vie de famille a été empoisonnée par une belle-mère acariâtre, l'archiduchesse Sophie, qui prétendait diriger elle-même l'éducation des enfants de sa belle-fille. Elisabeth trouvait alors une diversion dans de longues promenades à cheval, elle recherchait la solitude et la méditation pour échapper au formalisme étroit de la cour. Quand les grandes épreuves s'abattirent sur elle, elle trouva un dérivatif dans les voyages. Madère, Corfou, la Corse, l'Angleterre, le château de Miramar sur l'Adriatique, la virent passer de son pas souple et régulier, marcheuse infatigable. Elle aimait particulièrement la Suisse, elle s'épanouissait à l'air vivifiant du Rigi ou de Caux. Territet et le lac Léman l'enchantaient. Elle appelle la Riviera vaudoise « le nid du bon Dieu ». En bateau sur le lac, elle dit à la comtesse Staray, sa dame d'honneur : « Que ce pays est beau ! On se croirait à Corfou, c'est la même lumière. » François-Joseph la rejoint à Territet, ils vont ensemble à Chillon, et parcourent à pied la contrée. Sa bonté souriante, sa bienveillance avec les plus humbles, lui font partout des amis.

Elle retrouve avec plaisir sa chère ville de Genève. Mais de sombres pressentiments la poursuivent. « Je marche toujours à la recherche de ma destinée, écrit-elle. Je sais que rien ne peut m'empêcher de la rencontrer, le jour fixé. » Le 10 septembre 1898, à Genève, l'anarchiste italien Lucheni a fixé le destin d'une femme qui méritait le respect et l'admiration de tout être humain.

M. Vallotton a rendu un éloquent témoignage à la grandeur d'âme de cette femme d'élite, épouse irréprochable et tendre mère. Il a retracé avec beaucoup de cœur et de délicatesse son portrait moral, la noblesse de ses sentiments. Son éblouissante beauté, ses cheveux splendides, sa grâce et la douceur de son regard accompagnent le lecteur en mettant sous ses yeux les belles reproductions de ses portraits. Le trait essentiel du caractère de l'impératrice tragique n'a pas échappé à l'auteur de ce beau livre : *la bonté*.

Qu'il nous soit permis de relever quelques erreurs historiques qui ont attiré l'attention de plusieurs de nos camarades, parce qu'elles touchent à l'histoire militaire de la Suisse. Le portrait que trace M. Vallotton (p. 296) du roi Ferdinand de Naples, « géant difforme »,

incapable et cruel, est une caricature qui semble tirée d'un pamphlet politique de l'époque garibaldienne. Bien des familles suisses ont eu des parents officiers dans les régiments suisses de Naples. La génération qui a précédé la nôtre a connu les « Napolitains ». Ce jugement sommaire et injuste a blessé ceux qui, chez nous, ont conservé des traditions de famille dont ils sont fiers. Le lieut.-colonel de Jongh, à Lausanne, est de ce nombre ; petit-fils et petit-neveu de deux officiers supérieurs au service de Naples. Elevé dans le respect de ces hommes loyaux, intègres et humains, comme l'ont été son grand-père et son grand-oncle, il n'admet pas qu'on puisse les soupçonner de s'être abaissés à se soumettre aux volontés d'une sinistre brute. Le lt.-col. de Jongh possède la correspondance et les souvenirs de ces deux officiers dont l'un a été aide de camp de Ferdinand et parle du roi comme d'un homme cultivé, d'un commerce agréable et préoccupé du bien de son peuple.

« Les solides régiments étrangers » dont parle M. Vallotton, à propos de l'armée napolitaine, étaient suisses. Pourquoi ne pas le dire ? Notre pays a fourni aux Bourbons de Naples, de 1734 à 1860, 26 généraux et 80 000 soldats. La division suisse, élite de l'armée des Deux-Siciles, comptait en 1859, sous le commandement du *général de Riedmatten*, de Sion, 4 régiments d'infanterie, 4 batteries d'artillerie et 2 bataillons de chasseurs, 14 000 hommes, vêtus du légendaire uniforme rouge, sauf les chasseurs qui étaient habillés de vert. Les drapeaux rouges à croix blanche portaient pour chaque régiment, les armoiries des cantons de recrutement.

Le roi Ferdinand mourut en 1859, son fils François II avait épousé la sœur cadette de l'impératrice Elisabeth, Marie-Sophie de Bavière. Le Conseil fédéral avait décidé d'interdire le service militaire à l'étranger, en juillet 1859. Le roi François décida de congédier sa division suisse, sous la pression de l'Angleterre et de la France. Deux mille hommes restèrent à Naples et formèrent un bataillon de vétérans et 3 bataillons de chasseurs. Quelques milliers d'hommes s'enrôlèrent dans la Légion étrangère française, les troupes hollandaises de Java et les régiments suisses du pape, 6000 hommes rentrèrent en Suisse.

En face du mouvement de l'unité italienne et de l'enthousiasme soulevé par Garibaldi, la cause de François II était perdue. Ses derniers défenseurs furent ses 2000 Suisses. Avant de s'enfermer à Gaète, il résista à Capoue. Le 22 septembre, à Cajazzo, les Suisses infligèrent une sanglante défaite aux Garibaldiens. Le 1er octobre, sur le Volturne, le *général von Mechel*, de Bâle, repoussa les Garibaldiens par de furieuses attaques à la baïonnette ; son fils, le lieutenant von Mechel y fut tué. Au combat de Ponte della Valle, les Suisses, par une contre-attaque irrésistible culbutèrent encore les Garibaldiens et tinrent ensuite en échec l'armée piémontaise au passage du Garigliano. Dans la retraite sur Gaète, la batterie du *capitaine Fevot*, de Lausanne, retarda longtemps la poursuite, sur la route de Mola, le long de la mer, exposée au feu de la flotte anglaise. Fevot fut tué au milien de ses canonniers qui tombaient sur les affûts brisés. *Le capitaine Robert de Sury*, de Soleure, ramena à Gaète les débris de la batterie.

Le siège de Gaète, un des plus brillants faits d'armes de l'histoire suisse, commença le 5 novembre 1860. Le 3e bataillon de chasseurs suisses (*major de Werra*, du Valais) réussit à contenir l'armée piémon-

taise jusqu'au moment où les défenseurs de François II furent tous entrés dans la place. Les *généraux Siegrist* (Lucerne), *Schumacher* (Lucerne), *de Riedmatten* (Sion) et *von Mechel* (Bâle) se répartirent les secteurs de défense. Des officiers suisses retirés du service vinrent offrir leur épée au jeune roi, et s'enfermèrent avec lui à Gaète. Parmi eux le *lt. col. de Jongh*, les *capitaines Pfyffer, de Loriol, de Goumoëns, Borel, Zelger, von Moos*. Le *major Wieland*, de Bâle, blessé à Ponte della Valle, allait au feu appuyé sur ses béquilles. Le *colonel Migy*, de Porrentruy, blessé à mort dans une sortie, mourut le même soir. Les bataillons *Goeldlin* (Lucerne), *Auf der Maur* (Schwyz) se montrèrent intrépides dans leur indomptable énergie. Cent jours de bombardement n'abattirent pas la confiance des défenseurs. Le calme courage de la reine enthousiasmait les Suisses. Les canonniers l'acclamaient. Elle secourait les blessés sous les obus, accompagnée par le roi, avec un oubli complet du danger. Dans cette lutte sans espoir, les Suisses perdirent plus de la moitié de leurs effectifs. Les munitions épuisées, sans eau et sans vivres, la ville ravagée par le typhus, capitula le 13 février 1861. Soixante mille projectiles d'artillerie étaient tombés dans l'enceinte. Le dernier jour, une violente explosion détruisit une poudrière, ensevelissant une centaine d'hommes sous ses décombres. Le 14, François II et Marie-Sophie quittèrent pour toujours Gaète, dernier lambeau du royaume des Deux-Siciles, et s'embarquèrent sur le vapeur français *La Mouette*. Les Suisses sortirent la tête haute des bastions éventrés et des batteries en ruines. L'armée piémontaise leur rendit les honneurs de la guerre.

Ils rentrèrent au pays emportant tous, dans leur cœur, l'image d'une belle et vaillante reine, et d'un roi victime de l'adversité, auxquels ils étaient restés fidèles jusqu'à la fin. Tous ces hommes apportèrent à l'armée fédérale le précieux appoint de leur expérience. Les officiers et beaucoup de sous-officiers formèrent le corps des instructeurs. Le major Wieland devint, en 1891, un des quatre premiers commandants de corps d'armée, le capitaine Pfyffer parvint au grade de colonel-divisionnaire, commandant la 8e division et de chef de l'Etat-major général, le lieutenant de Mechel est devenu colonel commandant l'école de tir de Wallenstadt. Il y eut, jusqu'en 1890, des « Napolitains » et des « héros de Gaète » dans les cadres supérieurs du corps des instructeurs.

Wieland était instructeur à l'école militaire de Thoune, lorsqu'il apprit que la reine Marie-Sophie allait traverser la Suisse, venant de Paris. Il demanda un jour de congé et rencontra l'ancienne reine de Naples à Olten. Il plia le genou devant elle et baisa respectueusement la main de l'héroïne de Gaète. Certains journaux crièrent au scandale au nom de la démocratie ; le colonel Wieland leur répondit simplement qu'autant les anciens Suisses savaient braver les puissants, autant ils s'inclinaient devant le courage malheureux, pour l'honorer.

M. Vallotton a rendu à son tour un hommage mérité à cette jeune reine. « Quant à François II, dit-il, c'est une femmelette inutilisable, un fantoche. » Les Suisses de Gaète ont été d'un autre avis, ils l'ont vu occupé à entretenir le moral de la garnison, vivant avec les troupes et sachant à l'occasion, faire preuve de courage.

P. DE VALLIÈRE, major.